

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

SOMMAIRE ;—LE BAPTEME, (*Poésie*) ;
LE COFFRET D'EBENE, (*Suite et Fin*) ;
VARIETES.

Poesie.

Nous sommes sûr de faire plaisir à toutes les familles chrétiennes en leur donnant les vers suivants que M. Emile Deschamps vient de composer sur un baptême.

Nos lecteurs admireront la coupe gracieuse et facile de ce charmant morceau où les pensées les plus élevées sont rendues avec cette fermeté et cette rectitude de style, qui sont le cachet du talent consommé.

Depuis Malherbe, on n'a rien écrit de plus parfait dans ce genre.

C'est aujourd'hui ton saint baptême,
Heureux enfant ;
De l'originel anathème
Il te défend.

Ton aveugle raison l'ignore,
Bouton fermé ;
Qu'on arrose, et qui doit éclore,
Tout parfumé.

A ta mère, cher petit être,
Tu tends les bras ;
Bientôt, venant à la connaître,
Tu l'aimeras.

Plus tard, ouvrant ton aile blonde,
Jeune vainqueur,
Tu t'envoleras vers le monde
L'espoir au cœur.

Le monde est grand, et l'âme humaine
Plus grande encor ;
Elle a l'infini pour domaine,
Dicu pour trésor.

Aux flots troublés elle s'abreuve,
Un seul été,
Puis, après la rapide épreuve,
L'éternité.

L'éternité, gouffre des ames,
Où tout se fond ;
Fleuve de lumière ou de flammes
Sans bord ni fond.

Des intarissables délices
Centre divin,
Ou cercle immense de supplices
Tournant sans fin.

Selon qu'on a suivi la route
De l'humble foi,
Ou l'oblique sentier du doute,
Ivre de soi.

Selon qu'en passant sur la terre
On a marché
Avec la vertu salutaire
Ou le péché ;

Selon qu'on a trempé sa vie
De charité,
Ou qu'on eut de haine et d'envie
Le cœur gâté.

Selon qu'on vit à notre table
Le pauvre admis,
Ou notre vengeance intraitable
Aux ennemis....

Ne voyons que la différence
Du mal au bien,
Et non la joie ou la souffrance
Qui ne sont rien.

Car, au sein de la nuit suprême
Où nous tombons,
Un cri descend, pour tous le même :
Fûtes-vous bons ?

Cependant, par l'eau du baptême
Le front lavé,
De l'originel anathème
Enfant sauvé,

Reprends les baisers de ta mère,
Son lait aussi,
Joue et souris, la coupe amère
Est loin d'ici.

Dieu, qui bénit les deux familles
De plus en plus,
Eut toujours leurs fils et leurs filles
Dans ses élus.

Enfant, pour vivre sous sa garde
Et dans sa loi,
Lorsque tes yeux verront, regarde
Autour de toi !

LE COFFRET D'EBÈNE.

ESQUISSE DE MŒURS.

(Suite et Fin.)

—J'y ai songé, mais . . .

—Que vous manque-t-il ?

—Vous ne le savez que trop : l'argent.

—Avec une bonne réputation et une intelligence éprouvée, on en trouve.

—Pas aussi facilement qu'il vous plaît de le croire.

—Peut-être ? Combien vous faut-il ?

—En limitant sagement mes opérations, il me semble qu'un premier fonds de cent mille fr. me suffirait.

—Vous les avez.

—Que voulez-vous dire ?

—Je puis encore, malgré la gêne que m'a causée l'entêtement de ce maudit baron, le plus intraitable de tous les créanciers de mon oncle, réaliser cette somme dans un assez bref délai, et je la place entre vos mains.

—Mille remerciements, monsieur Arthur, je suis heureux et fier de votre généreuse proposition, mais je ne puis l'accepter.

—La raison, s'il vous plaît ?

—Je ne souffrirai pas que vous compromettiez ainsi la majeure partie de ce qui vous reste dans une entreprise hasardeuse.

—Hasardeuse ! dites-vous ? Les affaires de banques ne m'apparaissent pas sous un aspect aussi effrayant qu'à vous, mon cher monsieur. L'honnête homme qui sait borner son ambition et se contenter d'un gain médiocre opère presque toujours à coup sûr. Une catastrophe peut déjouer les calculs les plus sages, mettre en défaut la prudence la plus minutieuse, mais ces vicissitudes du sort ne menacent-elles pas également toutes les spéculations humaines ? L'incendie dévore des maisons, la terre engloutit des villes entières, l'inondation emporte les moissons, faut-il pour cela que l'architecte cesse de bâtir, que le laboureur s'abstienne d'ensemencer son champ ?

—Votre confiance est contagieuse, dit M. Pingrez ; je sens qu'elle me gagne, Réfléchissez encore pendant quelques jours, et, si vous persistez dans votre résolution, j'essaierai. Mon zèle fera le reste.

—J'ai réfléchi suffisamment et je persiste.

—Mais rappelez-vous que je n'ai qu'une seule garantie à vous offrir, ma probité.

—Où en trouverais-je de plus solides ?

—Qu'il soit donc fait selon votre volonté, et puisse cette résolution être heureuse pour tous deux !

—Elle le sera, répondit Arthur, et j'en doute si peu que j'ai hâte de vous voir à l'œuvre. Aussi, vais-je m'empresser de réaliser une bonne partie, sinon la totalité de la somme nécessaire.

Arthur, en effet, ne tarda pas à tenir sa parole, et cette ardeur à seconder les projets de M. Pingrez fut d'autant plus louable que, malgré les vives instances de ce dernier, il refusa d'être associé aux bénéfices de son entreprise, et ne voulut recevoir que l'intérêt légal de son argent. Il se destinait à la carrière politique, non par une ambition vulgaire ou dans un but de fortune, mais avec l'intention honorable et malheureusement trop rare de consacrer l'indépendance que sa position lui assurait et les connaissances qu'il s'efforçait d'acquérir au service de son pays et au bien-être de ses concitoyens. Bien différent de tels jeunes hommes d'état improvisés qui n'ont jamais étudié la politique que dans les coulisses de l'Opéra, il était résolu à ne prendre part aux affaires publiques qu'après en avoir exploré les difficultés et s'être formé une opinion mûrement réfléchie sur les questions fondamentales, qui sont de tous les temps, et sur les questions accessoires qui sont plus particulièrement du domaine de notre époque. Les exigences de ce travail d'autant plus difficile qu'Arthur avait plus de netteté d'intelligence que de vivacité d'esprit, ne lui laissant pas le loisir de coopérer efficacement à l'entreprise de M. Pingrez, il eût répugné à son excessive délicatesse de participer aux fruits d'un labeur auquel il devait rester étranger. En outre, l'appui qu'il prêtait à l'ancien commis de son oncle était un acte de reconnaissance et ne pouvait passer pour tel qu'à la condition d'être empreint d'un véritable désintéressement.

III.

DEUX SYSTEMES,

Nous retrouvons trois mois plus tard les deux amis déjeunant ensemble chez le nouveau banquier et causant avec une familiarité expansive.

À la fin du repas, M. Pingrez fit apporter des cigares, et la conversation fut interrompue par les bouffées de fumée lancées de part et d'autre avec cette puérile gravité qui a tant de charmes pour tous les fumeurs. Arthur, après s'être livré durant dix minutes à cet innocent exercice, trempa le bout des lèvres dans un verre de marasquin, et reprit l'entretien au point où il l'avait laissé.

—Ainsi, dit-il nonchalamment et sans autre intention apparente que celle de rompre un silence inopportun, vous êtes satisfait de la tournure que vos affaires semblent prendre ?

—Très satisfait, répondit M. Pingrez s'arrêtant à son tour, et tout ce que je désire, c'est qu'elles aillent toujours de même, ni mieux ni plus mal. Vous soyez que je ne suis pas bien ambitieux.

—Vous ne désirez rien autre chose ?

—Absolument rien.

—Quoi ! pas même une compagne ?

—Hé ! j'y songe bien quelquefois.

—Et vous avez raison. Il faut vous marier.

—Je ne dis pas non.

—Votre âge et votre position vous le commandent.

—Soit ! On leur obéira.

—Une femme étendra le cercle de vos relations et sa dot augmentera votre crédit.

—Si elle a une dot.

—Parbleu ! n'est-ce pas la condition première ?

—C'est une question sujette à controverse.

Arthur regarda attentivement la physionomie de M. Pingrez pour s'assurer s'il parlait sérieusement ; puis il dit avec une certaine hésitation et en pressant entre ses doigts le reste de son cigare :

—Je n'ose vous interroger ; je crains que...

—Osez, osez, interrompit gaiement le banquier ; je suis prêt à subir s'il le faut, un examen de conscience.

—Assurément, reprit Arthur, en s'efforçant de surmonter son embarras, je ne suis pas de ceux qui ne voient dans le mariage qu'une opération commerciale, et je ne vous engagerais jamais à épouser une femme contre votre gré.

—Et vous serez bien, mon cher ami, reparti M. Pingrez en souriant de plus belle, car malgré tout le désir que j'ai de vous être agré-

able, j'avoue que sur ce point j'aurais de la peine à céder.

—Je le sais ; cependant, puisque vous donnez carte blanche à ma franchise, permettez-moi de vous faire observer, uniquement dans votre intérêt comme bien vous pensez, qu'au début d'un établissement qui promet d'être considérable, mais qui pourrait ne pas tenir ce qu'il promet, vous n'êtes point encore assez riche ni assez sûr de l'avenir pour ne consulter que votre cœur.

—C'est pourtant le meilleur conseiller en pareille circonstance.

—Aussi, ne vous engagerai-je point à lui imposer silence, mais seulement à vous tenir en garde contre ses faiblesses. Vous avez raison de ne pas faire du mariage une question de chiffres ; mais il faut éviter l'excès contraire et ne pas tomber dans le roman.

—Ah ! je vous comprends ; votre amitié rêve pour moi une combinaison de juste-milieu, un mariage d'inclination greffé sur un mariage d'argent. Bien obligé !

—Ou serait le mal ? répondit Arthur, partageant, cette fois, ou feignant de partager la bonne humeur de son amphytrion. Il y aurait peut-être moins de difficultés que vous ne le pensez à concilier vos préférences avec des avantages positifs auxquels vous auriez tort de renoncer. Mademoiselle de Morois, par exemple, ne réunit-elle pas à beaucoup d'attraits personnels une dot brillante qui ne gâte rien ? Elle vous conviendrait parfaitement.

—La dot ?

—La femme aussi.

—Êtes-vous sûr que je lui convinsse aussi bien ?

—Je ne vois rien qui s'y opposât.

—Tant pis, car franchement je n'ai pas le moyen de l'épouser.

—Mais, enfin, si elle consentait ?

—Elle aurait tort, et je ne me ferais pas le complice d'une pareille folie ; mes moyens ne me le permettent pas, vous dis-je.

—Raison de plus, au contraire, si elle est plus riche que vous.

—Raison de moins, si vous voulez bien le permettre.

—Vous donnez dans le paradoxe : c'est un travers que je ne vous connaissais pas.

—Dieu m'en préserve ! Laissez-moi pour-

suivre, vous verrez que rien n'est plus raisonnable.

—Je vous devine : vous croyez que son titre serait un obstacle à une alliance avec vous ? une erreur. Si quelqu'un dérogeait ce ne serait pas Mlle de Morois ; la première noblesse aujourd'hui, on l'a voulu ainsi, c'est la finance.

—Vous ne devinez pas du tout.

—Ah ! j'y suis. Vous n'aimez pas son frère.

—Pas plus que vous n'avez sujet de l'aimer.

—Eh ! mon Dieu, il ne faut pas trop lui en vouloir ; le cher baron est plus bête que méchant.

—L'un n'empêche pas l'autre.

—Qu'importe, après tout ? On n'épouse la famille de sa femme que sous bénéfice d'inventaire.

—Aussi, n'est-ce pas cette considération qui me retiendrait.

—Que ne le disiez-vous plutôt.

M. Pingrez, à qui Arthur, comme on vient de le voir, avait vingt fois coupé la parole au moment où il voulait s'expliquer, accueillit ce reproche par une bruyante explosion d'hilarité, dont son interlocuteur, arraché à sa préoccupation loquace, ressentit le contre-coup. Quand les éclats de rire se furent calmés, Arthur somma de nouveau le banquier d'exprimer clairement sa pensée comme il l'avait promis. Celui-ci reprit :

—J'aborde la question telle que vous l'avez posée. Je reconnais sincèrement avec vous que Mlle de Morois est une charmante personne ; je veux même admettre, pour ne pas vous contredire, qu'elle ne soit pas éloignée de m'accepter pour époux, le cas échéant, quoiqu'elle possède une fortune faite, tandis que la mienne est encore à faire. Quelle dot supposez-vous qu'elle m'apportât ?

—Cent mille francs, cent cinquante peut être.

—J'admets ce maximum : c'est trop ou trop peu.

—Encore une énigme !

—Nullement ; veuillez m'écouter. Cent cinquante mille francs équivalent à un revenu de six à huit mille francs, n'est-il pas vrai ?

—Assurément. Où voulez-vous en venir ?

—Une jeune fille qui apporte une pareille dot a été élevée dans une famille opulente, elle y a

contracté des habitudes d'aisance et de luxe fort dispendieuses.

—C'est naturel.

—Croyez-vous qu'elle y renonce facilement ; qu'elle s'accommode tout à coup et sans transition d'une existence modeste ? Je l'espérerais en vain, et alors que seraient six ou huit mille francs de plus pour compenser le surcroît de frais qui grèverait mon budget ? Mes bénéfices et mes économies y passeraient bientôt, trop heureux encore si ma chère femme, en raison de sa dot, ne me considérait comme son très humble obligé et ne me traitait en vassal.

—Il y a des femmes raisonnables.

—Soit ; j'adopte l'exception. Mais si, contre toute probabilité, mon adorable avait assez d'empire sur elle-même pour me faire le sacrifice de ses goûts et de ses plaisirs ruineux, mon affection ne souffrirait-elle pas de cette contrainte perpétuelle ? Ne ferais-je pas violence à ma sagesse pour y mettre un terme ? Il n'y aurait donc pour moi, d'aucune façon, ni profit ni bonheur dans une pareille union.

—Que voulez-vous donc ?

—Une compagne exempte d'ambition, qui accepte comme un bienfait, non comme une dette, le peu d'aisance que je pourrai lui donner : qui se fasse un devoir de travailler à conserver ce que j'aurai acquis, et qui comprenne enfin qu'on peut tenir un certain rang dans le monde sans cesser d'être une bonne ménagère.

—Et vous avez l'espoir de trouver un pareil phénix ?

—Bien mieux, je crois l'avoir trouvé.

—En vérité ! puis-je sans indiscretion vous demander...

—C'est qu'il y a peut-être une difficulté. Je ne sais si je me suis trompé, mais il me semble que vous-même avez des projets...

—Quoi ! je serais votre rival sans m'en douter ? C'est charmant !... Le nom de cette merveilleuse ?

—Ne le savez-vous pas ?

—Ma cousine ?...

—Oh ! non. Mlle Henriette est dans le même cas que Mlle de Morois.

—Ha ! fort bien, répliqua Arthur piqué de cette réponse presque dédaigneuse ; mais enfin, peut-on savoir ?...

—Mademoiselle Clémence, dit le banquier en regardant fixement son interlocuteur pour saisir

sur sa physionomie l'effet de cette révélation.

—Arthur, qui n'éprouvait pour l'amie de sa cousine qu'une profonde estime, dont la démonstration avait alarmé à tort M. Pingrez, oublia son grief récent et s'écria :

—Ma foi, mon cher, je vous fait mon compliment. Mlle Clémence me paraît, en effet, remplir les conditions que vous exigez. Toutefois, soyez sans crainte, je ne vais pas sur vos brisées. Vous vous estimez trop pauvre pour épouser une femme riche, je ne me juge pas assez riche pour épouser une femme pauvre. Au reste, si vous ne faites pas un excellente affaire, vous aurez du moins la consolation d'avoir fait une bonne action. C'est quelque chose.

—Que voulez vous, chacun son système.

—Touchez là, mon cher ami, je souhaite que le vôtre réussisse.

—Je fais des vœux pour que vous n'ayez jamais à regretter d'en avoir suivi un autre.

—Qui épousera verra !

IV.

DEUX MARIAGES.

M. Pingrez, comme il l'avait annoncé, ne tarda pas à solliciter la main de Clémence. Les négociations entamées précédemment, et tout à coup interrompues par les embarras financiers de M. Renaud, furent reprises avec succès ; mais on devine qu'il ne fut plus question de la dot de vingt mille francs secrètement destinée à la jeune fille par le généreux père d'Henriette. Cette considération ne pouvait modifier les vues désintéressées de M. Pingrez. Le mariage se fit sans aucun apparat : la simplicité de Clémence et le deuil de son amie excluaient toute idée de fête et d'éclat. La gent financière, à l'exception de quelques intimes, n'apprit que par les circulaires d'usage le changement opéré dans la position sociale du jeune banquier.

Les assiduités d'Arthur et l'affection de M. Pingrez et de sa femme furent longtemps insuffisantes pour consoler Henriette du cruel abandon dans lequel une société *ingrate* l'avait laissée. Cette vie de famille, à laquelle, malgré sa jeunesse, elle n'était déjà plus habituée, l'effrayait par sa monotonie. Après avoir

longtemps gémi en secret sur sa prétendue solitude (*une solitude à quatre*), elle finit par la trouver plus supportable, et les douceurs de l'intimité, mieux appréciées réussirent presque à lui faire oublier les agitations de la vie mondaine. L'effet de cette réaction fut tel qu'il rejaillit même sur Arthur. Sa cousine, qui jusqu'alors, ainsi qu'on l'a vu, avait nourri contre lui des préventions fortement enracinées, comme le sont toutes les préventions injustes, saisit sous un jour plus favorable certains traits saillants de son esprit et de son caractère : mais plutôt que de s'avouer la légèreté d'un premier jugement, elle imputa ce retour d'opinion à une subite métamorphose, et sa vanité ne fut pas médiocrement flattée de ce brusque miracle, dont elle s'attribuait tout le mérite. Arthur devint donc à son insu, dans l'imagination d'Henriette, un héros de roman, un nouveau Sargine, diamant brut poli par l'amour.

La tendresse du jeune homme pour sa cousine avait pu quelquefois s'alarmer d'une froideur dédaigneuse, mais ne s'était jamais ralentie. Sa constance, qui se manifestait avec un surcroît d'énergie depuis la mort de M. Renaud, était sans doute un effet de cette attraction instinctive qui veut qu'on s'attache aux personnes par le bien qu'on leur fait plutôt que par celui qu'on en reçoit, peut-être parce que la vue de l'obligé est une secrète satisfaction d'orgueil pour le bienfaiteur, tandis que la présence du bienfaiteur rappelle presque toujours à l'obligé quelque souvenir amer.

À l'expiration de son deuil, Henriette, qui grâce à l'ascendant qu'elle avait su prendre sur Arthur, se flattait de le façonner à son gré, ne trouva aucun objection plausible quand il lui parla de mariage. Elle consentit sans empressement, mais sans regret et comme cédant à l'influence d'une fatalité prévue et inévitable. La générosité d'Arthur se révéla dans certaines clauses du contrat, tout à l'avantage d'Henriette. Malgré sa complète ignorance des affaires, la jeune fille ne put pas entièrement méconnaître ce soin délicat avec lequel il stipulait pour elle toutes les garanties désirables, tandis qu'il dédaignait de faire aucune réserve pour lui-même. Une autre circonstance la frappa moins agréablement. Elle avait évalué, d'après le langage de son père et sur d'autres indices, la fortune de son cousin à plus de 400,000 fr. ; or, Arthur, à sa grande surprise, n'accusa que la

moitié cette somme. Henriette était trop in-souciante et trop peu intéressée pour attacher une importance bien réelle à ce mystère ; sa curiosité seule en fut piquée, mais les convenances n'admettaient en ce moment aucune demande d'explication. Plus tard, soit discrétion ou calcul, soit oubli (car l'incroyable légèreté d'Henriette autorise cette supposition, qui serait invraisemblable à l'égard de toute autre femme), elle s'abstint d'en parler à son mari, qui, de son côté, évita ou négligea d'amener la conversation sur ce chapitre.

Arthur, quoiqu'il eût sincèrement applaudi à la simplicité qui avait présidé au mariage de M. Pingrez et de Clémence, ne se sentit pas le courage d'imiter cette sage réserve, dont la vanité d'Henriette n'eût pas manqué d'être blessée. Résigné à faire une première concession aux inclinations fastueuses de sa compagne, il voulut que le sacrifice fût complet. Tous ceux dont les noms figuraient sur les anciennes listes d'invitation furent invités de nouveau. Ce nombreux cortège de faux amis s'empressa, comme les hirondelles, de revenir avec les beaux jours. L'éclat de la fête, l'affabilité d'Arthur, la joie superbe de la jeune épouse, heureuse de se retrouver en quelque sorte au milieu de son élément, tout enfin concourut à charmer les invités et à les convaincre que rien n'était changé pour eux dans cette maison autrefois si généreusement hospitalière.

Il n'y avait en effet, qu'un vieillard de moins et un mari de plus, compensation qui ne leur offrait rien de déplaisant... Les démonstrations hypocrites, les félicitations intéressées, mirent le comble à l'enivrement d'Henriette ; elle oublia l'indifférence et l'isolement dont la triste orpheline avait tant souffert, pour sa vouer follement les adulations et les hommages qu'on prodiguait maintenant à la brillante épouse. Arthur lui-même ne sut pas échapper entièrement à cette dangereuse fascination. Les grâces de sa femme, dont il était passionnément amoureux, le triomphe de sa beauté, qui n'avait point d'égale dans toute cette foule, n'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour étourdir la raison d'un homme de vingt-six ans ?

Les festins, les soirées, les bals et les concerts se succédaient presque sans interruption au grand détriment de la bourse du mari. Henriette, à qui l'âge avait donné promptement l'expérience de la coquetterie, la seule expérience

qui s'acquiert vite, était devenue une femme à la mode et l'héroïne obligée de toutes les réunions du beau monde. Ainsi placée en évidence, elle ne pouvait, sans se perdre de réputation taler élongtemps les mêmes parures. Arthur s'effrayait de cette prodigalité, que sa fortune était loin de comporter, et quelquefois il risquait une objection qu'Henriette refutait victorieusement par une caresse ou par des larmes ; car ces deux argumens avaient une égale puissance sur l'esprit de l'excellent mari.

Quatre ans se passèrent ainsi : les représentations souvent réitérées et toujours inutiles d'Arthur avaient fini par troubler l'harmonie du ménage. Henriette, devenu hautaine et insupportable, se récriait à la moindre observation, accusait son mari de despotisme et d'avarice, se mettait l'esprit à la torture pour lui trouver des torts qu'il n'avait pas, et prenait des airs de victime, mais de victime non résignée, car elle ne se faisait faute d'enfreindre la volonté d'Arthur et de se livrer sans son autorisation à des dépenses exagérées que sa dot, disait-elle, justifiait surabondamment. Aussi n'avait-elle pas tardé à contracter, autant par profusion que par une espèce de bravade, des dettes assez considérables en dehors du budget fort honnête qui lui était alloué pour ses besoins personnels.

Arthur, qui attachait beaucoup plus de prix à l'affection de sa femme qu'à la conservation de sa fortune, renonça à faire entendre la voix de la raison dès qu'il eut compris qu'elle achèverait promptement de lui aliéner le cœur d'Henriette sans l'arrêter sur la pente rapide où l'imprudente était si fatalement entraînée. Il s'absorba dans une douleur muette qui ne lui laissa pas même la présence d'esprit nécessaire aux travaux qu'il méditait, et ne chercha l'oubli de ses chagrins que dans l'intimité des époux Pingrez, les seuls amis de son choix, se délassant avec eux, dans les douces causeries du coin du feu, de l'astéorie et des hypocrites démonstrations des visiteurs empressés auxquels sa femme faisait les honneurs du salon.

La malignité publique signalait parmi les plus assidus le baron de Morois, qui, après avoir affiché des prétentions à la main d'Henriette et s'être prudemment désisté à la première nouvelle du désastre de M. Renaud, même avant que le refus de la capricieuse jeune fille lui eut été notifié, avait néanmoins reparu dans cette maison, au grand mécontentement de M.

Pingrez, qui blâmait la générosité d'Arthur sur ce point. En effet, ce dernier, ignorant les démarches antérieures du baron relativement à sa cousine, faisait bon marché des griefs plus directs qu'il pouvait avoir contre lui, pour ne se souvenir que de leur amitié de collège, et il l'accueillait avec plus d'affabilité qu'il n'en témoignait à la plupart de ses hôtes. Morois n'était pour lui qu'un personnage insignifiant, une *bonne bête*, comme il l'appelait, également incapable d'un acte de dévouement ou d'une mauvaise action calculée. Les individus de cette sorte ne peuvent jamais inspirer une vive estime ni une sympathie bien prononcée ; mais ils trouvent quelquefois, en raison même de leur nullité morale, une tolérance qui va jusqu'à la faiblesse et dont il leur est d'autant plus facile d'abuser que leurs démarches n'excitent aucune défiance.

Le baron de Morois avait d'ailleurs cette suffisance et cet aplomb à débiter des futilités qu'il tiennent souvent lieu d'esprit. Henriette préférait sa conversation trivialement amusante à la gravité plus spirituelle, mais monotone, d'Arthur.

M. de Morois, certain de ne pas déplaire, ne perdit aucune occasion de gagner du terrain, et la confiance, l'inquiétude chagrine et la mystérieuse conduite d'Arthur secondaient merveilleusement ses desseins. Henriette surprénait quelquefois son mari à fouiller dans un petit coffret d'ébène magnifiquement incrusté d'or et de nacre, et auquel il paraissait tenir beaucoup, parce qu'il l'avait, disait-il, reçu de sa mère. Mais ce pieux motif n'expliquait pas l'empressement avec lequel il en retirait la clef à l'approche de sa femme. Cette manœuvre, plusieurs fois répétée, éveilla d'abord la curiosité, puis la jalousie d'Henriette. Elle se promit de connaître à tout prix le secret qu'Arthur s'obstinait à lui cacher. Elle profita un jour d'un de leurs rares moments d'intimité pour lui demander cette clef ; mais Arthur, sans quitter le ton de la plaisanterie, la lui refusa. Elle se fâcha tout-à-fait sans plus de succès. Henriette, capricieuse et volontaire comme un enfant gâté, était impatiente de toute contrariété. Son mari ne l'avait pas habituée à cette résistance opiniâtre contre laquelle son dépit et sa fureur devaient se briser. Arthur, avec un peu d'adresse, aurait pu donner le change à la curiosité de sa femme ou recourir au moyens dila-

toires sous prétexte de faire durer son incertitude ; mais soit que l'obstination impérieuse d'Henriette lui eût paru mériter une leçon, soit que, fatigué d'un despotisme chaque jour plus impertinent, il se fût fait à l'avance une règle de conduite applicable à telle circonstance donnée, il dédaigna la ruse et les circonlocutions, et, après avoir riposté en riant aux premières attaques, il repoussa les importunités par un refus péremptoire. La jeune femme comprit que ce refus énergique était, non pas un acte de rébellion isolé, mais le prélude d'une révolution domestique, et elle voulut à force d'audace ressaisir le pouvoir qui lui échappait. Mais ces mots : " Je le veux," dont elle avait si souvent éprouvé la puissance magique, n'arrachèrent à Arthur qu'un sourire de pitié.

—Vous le voulez, dit-il, avec une froide ironie, c'est fort bien : il n'y a plus qu'une légère difficulté.

—Laquelle ? demanda Henriette avec empressement, espérant que son mari allait entrer en composition avec elle.

—C'est que je ne le veux pas ! répondit-il d'une voix fortement accentuée. Et il s'éloigna en haussant les épaules.

Henriette, restée seule, fut en proie à une violente agitation : sa volonté méconnue, sa curiosité non assouvie, son orgueil humilié, lui avaient gonflé le cœur et bouleversé la tête. Elle jettait sur le coffret, cause innocente de ce triste débat, des regards de fureur ; elle le prenait entre ses mains, le secouait, l'examinait par tous les côtés, comme si elle eût crut y trouver quelque ressort secret. Un moment elle eut la pensée de le briser, et peut-être aurait-elle cédé à cette honteuse tentation si la fermeté qu'Arthur venait de déployer pour la première fois devant elle ne lui eût inspiré une sorte de terreur qu'elle ne s'avouait pas, mais dont elle s'efforçait vainement de s'affranchir.

Cette jeune femme, dans sa léèreté coupable, avait laissé s'éteindre, après quelques mois d'union, ses premières lueurs de tendresse pour son mari et ne lui avait conservé que cette affection banale et, pour ainsi dire, officielle que commandent les liens de la parenté et du mariage. Elle était revenue depuis longtemps à ses premières impressions sur Arthur et s'était ingénée à ne voir en lui que l'homme positif, prosaïque, calculateur, bon par tempérament, généreux par réflexion et soumis par faiblesse.

Ce jugement, dont la fausseté n'était peut-être pas involontaire, lui souriait comme une excuse à son indifférence et à son ingratitude. À défaut d'une communauté de sentiments qui lui paraissait incompatible avec le caractère supposé d'Arthur elle n'envisageait son mariage que comme un contrat de société dont l'apport de sa fortune avait été la principale clause, et faisait consister tous ses devoirs d'épouse dans le respect de la foi conjugale. Aussi se croyait elle sincèrement irréprochable, et cette satisfaction de conscience rendait plus impardonnable à ses yeux ce qu'elle appelait la brutalité d'Arthur.

Elle fut arrachée à ses tumultueuses réflexions par un bruit de porte qui se fit entendre dans la pièce voisine et replaçant brusquement le coffret sur un meuble, comme si elle craignait qu'on devinât en le voyant dans ses mains les pensées qui l'agitaient, elle attendit avec une anxiété qui ne fut pas de longue durée, car sa femme de chambre entra aussitôt et lui remit un bouquet qu'on venait d'apporter.

— De quelle part ? demanda-t-elle avec indifférence.

— Je ne sais, répondit la soubrette, c'est la fleuriste ordinaire de madame qui l'a envoyé.

— C'est sans doute une erreur. J'en ai commandé un pour le bal de M. de Morois, qui a lieu demain, mais je ne vais nulle part aujourd'hui.

— On m'a dit qu'il était payé, je n'ai pas insisté.

— Monsieur est-il sorti ?

Oui, madame, depuis une heure.

— C'est bien ; laissez-moi.

C'est une galanterie de mon cher mari, pensa Henriette en jetant un regard insouciant sur le bouquet, qu'elle tenait toujours. Quand ces messieurs ont joué au tyran tout à leur aise, ils s'estiment fort généreux s'ils consentent à oublier leurs torts, et ils s'imaginent en être quittes pour une prévenance qui ne leur coûte rien. N'importe, je saurai ce qu'il y a là, dit-elle en indiquant la cassette ; puis, reportant son attention sur le bouquet ; Il est joli et de bon goût. Ma fleuriste est habile ; elle prête de l'esprit et du sentiment à des gens qui n'en ont guère... Que vois-je !... un billet, un madrigal sans doute... Monsieur Arthur, s'amende ; je ne l'ai jamais vu aussi tendre : cela doit être cur-

rieux !... Mais que signifie ?... Ce n'est pas son écriture ! Et, après avoir rompu en hésitant le cachet, elle déplia le papier et lut.....

v.

UNE CURIOSITÉ DE FEMME.

Le billet qu'Henriette avait trouvé dans le bouquet de fleurs était conçu en ces termes :

“ Madame,

“ A quoi bon vous dire que je vous aime ?
 “ Ne le savez-vous pas ? Ce secret que ma
 “ bouche a dû vous taire jusqu'à ce jour, vous
 “ l'avez lu vingt fois dans mon regard. Une
 “ passion aussi vive pouvait-elle échapper long-
 “ temps à la clairvoyance de celle qui l'a ins-
 “ pirée ? Je voulais différer encore jusqu'à
 “ demain cet aveu d'où dépend le bonheur ou
 “ désespoir de ma vie entière. Au milieu
 “ de ce bal que je donne pour vous seule,
 “ et dont vous serez la reine, peut-être eussiez-
 “ vous été plus indulgente, qu'en ce moment,
 “ pour mon audace. Mais le silence me tue,
 “ vingt-quatre heures sont un siècle. Que mon
 “ sort se décide à l'instant même ! Daignez
 “ jeter du haut de votre balcon un regard de
 “ compassion sur votre adorateur ; que mes
 “ yeux en se levant vers le ciel rencontrent ceux
 “ d'un ange, je volerai auprès de vous pour
 “ vous jurer amour, amour éternel !

“ Baron de Morois.”

— Quelle insolence ; s'écria Henriette en froissant le papier avec vivacité :— Quoi ? lui que je croyais si respectueux, il ose m'écrire sur ce ton, me demander un rendez-vous ! Oh ! non c'est impossible, j'aurai mal lu, mal compris ; il n'a pu pousser à ce point la fatuité ! Cette lettre est l'œuvre d'un faussaire ou d'un fou !

En achevant ces mots, Henriette, cédant à son indignation plus encore qu'à sa curiosité, se dirigea vers la porte vitrée qui aboutissait au balcon, et l'entrouvrit doucement pour voir si bien réellement le signataire de l'audacieux billet était venu attendre la réponse qu'il sollicitait. À peine avait-elle avancé la tête qu'elle se retira vivement en disant : Mon Dieu ! c'était donc vrai ! M'aurait-il vue ? Est-ce moi qu'il a salués ? Pourvu qu'il n'ait pas l'audace de se présenter ici ? Je vais y mettre bon ordre.

Et elle agita fortement le cordon de la sonnette; après une minute d'attente, un bruit de pas, amorti par l'épaisseur des tapis, vint à son oreille.

— Justine, dit-elle aussitôt sans se retourner, je n'y suis pour personne, entendez-vous? pour personne!

— Quoi! pas même pour moi? demanda M. de Moroï; qui, n'ayant trouvé dans l'antichambre aucun domestique pour l'annoncer, avait pénétré dans l'appartement.

— Vous ici, monsieur! s'écria Henriette en lui lançant un regard courroucé; qui vous y a mandé?

— Ne le savez-vous pas, madame? Cette lettre... ce bouquet...

— Ha! monsieur, osez-vous bien rappeler une insulte dont vous devriez rougir et que je voudrais oublier!

— Une insulte! Pouvez-vous méconnaître à ce point l'amour, le plus dévoué, le plus respectueux!

— De l'amour! dites-vous, du respect! Oh! vraiment je rirais de pitié si j'étais moins indigné.

— Vous doutez de ma sincérité! quelle preuve faut-il pour vous convaincre? Parlez, quoique vous ordonnez, j'obéirai!

Henriette, soit qu'elle se sentit désarmée par le ton de respectueuse conviction qui perçait dans le langage du baron; soit que la promesse d'une obéissance passive flattât son naturel despotique, parut se radoucir un peu. M. de Moroï profita de cette disposition d'esprit pour ajouter perfidement d'un ton sournois autant que passionné :

— Eh quoi, madame, suis-je donc si coupable d'admirer tant de grâces, tant de vertus, tant de charmes? Mon tort est de savoir apprécier ce qu'un autre méconnaît peut-être, et de vous adresser un pur hommage qu'un autre a l'impardonnable mauvais goût d'offrir à de moins dignes d'un pareil culte.

Ces mots ambigus, dictés par cette politique dénigrante commune à tous les Lovelaces, et qui, si louable qu'elle soit, manque rarement son effet, soulevait naturellement mille pensées tumultueuses dans l'esprit déjà prévenu d'Henriette. Tous les tourments de la jalousie se joignirent aux inquiétudes de la curiosité qui seule l'avait agitée jusque-là. Il lui sembla qu'une lueur sinistre éclairait subitement tout ce qu'il y avait

eu d'incompréhensible pour elle dans la conduite de son mari depuis quelque temps; la tristesse d'Arthur lui parut être de l'ennui; sa fermeté de l'indifférence, de la haine, de la persécution; et enfin le mystère qui enveloppait quelques-unes de ses paroles et de ses actions fut pour elle l'indice certain de ses trahisons.

Les yeux de la jeune femme se portèrent avidement sur cette cassette, dont il avait refusé si obstinément de lui faire connaître le contenu, et qui sans doute renfermait les preuves terribles de la perfidie conjugale d'Arthur. Comment s'en assurer? Briser cette fatale cassette ou la forcer? C'eût été révéler à l'infidèle sa jalousie; et quelle femme se résout tout d'abord à un tel aveu? Se procurer une seconde clef? Mais par quel moyen? Employer à cela l'intermédiaire d'un valet? C'eût été tout à la fois une imprudence et une humiliation.

La pauvre femme était depuis quelques instants livrée à toutes les perplexités de la volonté et de l'impuissance, lorsqu'une idée subite la fit tressaillir.

— Oui, c'est cela, se dit elle après un moment de réflexion et comme s'arrêtant à un projet qui lui semblait tout concilier et n'offrir aucun des inconvénients prévus. Puis, ayant déclié un feuillet d'un album et le présentant à M. de Moroï, qui pendant tout ce temps était resté silencieux et fort décontenancé, comme tout amoureux qu'on laisse au milieu de ses pathétiques déclarations :

— Soyez assez bon, monsieur le baron, lui dit-elle en lui indiquant le coffret, soyez assez bon pour prendre l'empreinte de cette serrure.

Le baron la regarda avec stupeur, comme s'il eût craint de n'avoir pas bien entendu. Henriette lui renouvela sa prière plus impérieusement que la première fois. Le jeune homme se crut le jouet d'un rêve et obéit machinalement. Henriette suivait tous ses mouvements avec anxiété. Quand cette opération fut terminée, M. de Moroï, qui soupçonnait quelque mystification, lui demanda en s'efforçant de sourire, si elle était satisfaite de sa docilité.

— Pas encore, répondit la jeune femme en comparant le dessin au modèle, s'il ne s'agit que de cela, pensez-vous donc que j'eusse réclamé votre assistance?

— Que exigez-vous de plus, madame?

—Il me faut une clef conforme à cette empreinte.

—Une clef ! s'écria le baron vivement intrigué, hié ! qu'en voulez-vous faire ?

—Vous avez promis de m'obéir, mais je ne vous ai pas donné le droit de m'interroger. Au surplus, quoi de plus simple ? J'ai perdu... égaré.. l'autre clef.. voilà tout, et j'ai hâte d'ouvrir cette cassette.

—Soit ! madame, répondit le baron, un peu confus du résultat de son entrevue, je vous obéirai, madame ; j'accepte une telle offre avec joie, puisque mon obéissance même doit me ramener auprès de vous.

—Oui, monsieur le baron, à demain ici, à pareille heure.

J'y serai, madame, avec la preuve... assez étrange, permettez-moi de le dire, que vous avez exigée de mon dévouement.

Le baron salua avec embarras et sortit. Henriette le suivit des yeux, jusqu'à la dernière porte, et lorsqu'il eut disparu, elle prit de nouveau le coffret entre ses mains et s'écria d'une voix triomphante :

—Enfin, je saurai donc ce qu'il renferme !

Le lendemain, longtemps avant l'heure fixée, Henriette attendait avec une vive impatience ; un remords s'était glissé dans son âme, mais la curiosité et la jalousie l'avaient bien vite étouffé. Pour faire diversion aux ennuis de l'attente, elle s'occupait aux apprêts de sa toilette, car le bal de M. de Moroïs devait avoir lieu le soir même. Elle se plaisait surtout à contempler une nouvelle parure de diamants, résultat d'un échange récemment effectué à l'insu ou du moins sans l'autorisation de son mari, parure brillant et riche, qui la charmait d'autant plus qu'elle avait l'attrait du fruit défendu. Clémence vint la surprendre au milieu de ce passe-temps. L'amitié des deux jeunes femmes ne s'était jamais réellement démentie, mais la différence de leurs goûts avait porté en apparence une atteinte à leur intimité.

Elles éprouvaient toujours à peu près le même plaisir à se retrouver ensemble, et pourtant elles se visitaient moins souvent ; car, si Henriette se croyait en quelque sorte dépaycée dans le salon de Mme Pingrez, où quelques amis simples et modestes étaient préférés à ce qu'on appelle le beau monde, Clémence, de son côté redoutait le luxe et le cérémonial qui présidaient au cercle de Mme Renaud. Les deux

amies ne s'étaient pas vues depuis quinze jours : elles s'embrassèrent cordialement et la conversation ne languit pas un seul instant. Il y a tant d'incidents en quinze jours, dans la vie d'une femme du monde ! Et puis, le bal de M. de Moroïs, et l'échange des diamants que Clémence ne connaissait point encore, ne leur fournissaient-ils pas une thème inépuisable ?

Mme Pingrez n'était pas coquette ; mais quelle est la femme qui reste indifférente à la vue des diamants ? Après s'être extasiée sur le bon goût et la richesse de cette parure :

—Encore une folie de ton mari, dit-elle d'un ton de regret.

—Si c'est une folie répondit Henriette, mon cher mari en est bien innocent, je te le jure.

—Quoi ! ce n'est pas lui qui a fait cette emplette ?

—Ce n'est pas une emplette, mais un simple échange pour lequel je ne l'ai pas même consulté.

—Mais c'est mal, cela.

—Ne puis-je donc plus disposer de ce qui m'appartient ?

—On t'a sans doute demandé du retour ?

—Une bagatelle !... cinq mille francs.

—Il les a payés ?

—Il faudra bien qu'il les paie.

—Tu as donc juré de le ruiner ?

—Ma dot n'est-elle pas là ?

Clémence étouffa un soupir. Henriette y vit l'expression d'un sentiment d'envie.

—Qui t'empêche d'en avoir de pareils ? dit-elle à son amie : veux-tu que je t'adresse à mon bijoutier ? il te donnera le temps qui te sera nécessaire pour t'acquitter.

—A quoi bon ? mon mari ne me refuse jamais ce que je lui demande.

Ce serait difficile qu'il en fût autrement : tu ne lui demandes jamais rien, et c'est à peu près tout ce qu'il te donne. N'est-ce pas une honte que la femme d'un banquier ait pour toute parure quelques pauvres petits brillants dont ne voudrait pas la femme d'un courtier.

—Qu'importe, pourvu que je m'en contente. M. Pingrez, tu le sais, a commencé les affaires avec un très mince capital, et depuis, il a été contraint par les circonstances d'en rembourser la majeure partie beaucoup plutôt qu'il ne l'avait pensé. Les huit ou dix mille francs que me coûterait, pour le moins, un écrin très ordi-

naire sont mieux placés dans sa caisse que sur ma personne.

—C'est M. Pingrez qui dit cela ?

—Au contraire, c'est moi, moi seule.

—Tu es folle ! Mais, à propos, avez-vous reçu une invitation pour le bal du baron de Morois ?

—Oui ; et je ne sais à quel titre, car il ne peut se méprendre sur l'antipathie que M. Pingrez lui témoigne en toute occasion.

—Quelle peut en être la cause ?

—Je l'ignore. Il paraît que c'est un secret.

—Un secret ! Et tu n'as pas cherché à le découvrir ?

—Non.

—Singulière femme !... Irez-vous à ce bal ?

—Je le crains ; mon mari seint de le désirer, parce qu'il croit que je le désire moi-même, et tout ce que je lui ai dit pour l'en dissuader a été inutile.

—Quelle robe porteras-tu ?

—Celle que j'avais à ton dernier bal.

—La même !... Tu veux donc te perdre de réputation !... Songe que tout Paris y sera.

—C'est précisément pour cela que j'aimerais mieux être ailleurs.

—Pourquoi cette sauvagerie ?

—Franchement, depuis que j'ai vu, par ton expérience, il y a quelques années, le peu de cas qu'il faut faire de ces relations qui n'ont de l'amitié que le nom, je me suis éloignée du monde le plus que je l'ai pu autant par dédain que par raison.

—Tu ne dis pas tout ; l'avarice de M. Pingrez a été pour beaucoup dans cette détermination.

—Tu as bien vite condamné les gens. Il est heureux que tes jugements ne soient pas sans appel.

—Ne vas-tu point encore excuser ton mari ?

—Non, certes, car sa conduite n'a pas besoin d'excuse. Cette prétendue avarice que tu lui reproches n'a jamais existé que dans ton imagination.

—Oui, je comprends : on appelle cela, pour parler plus poliment, de l'économie, n'est-il pas vrai ?

—Ne confondons pas : je te l'ai dit, mon mari proportionne sagement ses dépenses à ses ressources, et ce n'est qu'à cette condition qu'il peut maintenir la prospérité de notre maison.

Néanmoins, il ne veut être raisonnable qu'à son corps défendant, et se plaint sans cesse des prétendues privations que je m'impose.

—C'est une tactique fort habile, et je m'étonne qu'Arthur n'ait pas encore songé à l'employer. Ce serait une hypocrisie de plus.

—Mais je te jure qu'il est sincère !

—Cette confiance l'honore, et je m'en voudrais beaucoup de détruire une si douce illusion.

—Tu y perdrais tout ton esprit.

—C'est que tu y mettrais de la mauvaise volonté.

—Non, mais je vois les choses telles qu'elles sont.

—Ou plutôt telles que tu voudrais qu'elles fussent.

—Après tout, cela importe peu ; il s'agit d'un sujet plus grave : je suis venue pour te parler de ton mari.

—Quel mal ai-je donc fait ?

—Depuis quelque temps surtout il est d'une tristesse...

—Fort ennuyeuse, je m'en aperçois bien.

—Il paraît inquiet, malheureux...

—Est-ce ma faute ?

—Peut-être.

—Tu es charmante, en vérité !

—Je suis franche. On doit tant souffrir quand on aime seul et qu'on n'a même plus d'espoir d'être jamais aimé !

—C'est pour lui que tu dis cela ?... Tu le flattes. S'il aime quelqu'un, ce n'est certainement pas moi. Au surplus, tout cela s'éclairera plus tard.

—Que tu es injuste, de parler ainsi ! Oublies-tu avec quel zèle, quel dévouement il a liquidé la succession de ton père ?

—Bon, c'est de l'histoire ancienne ; et d'ailleurs, en défendant mes intérêts, il protégeait les siens par anticipation.

—Tu me désoles !... dit Clémence avec une affliction véritable, et si je te connaissais moins bien, ce langage me ferait douter de la bonté de ton cœur ;

—Quand la bonté dégénère en duperie, elle prend un autre nom : je ne me soucie pas de le mériter.

—Si du moins tu étais plus raisonnable, si tu bornais davantage tes dépenses...

—Un sermon, Dieu me pardonne ! C'est un

anachronisme, ma chère : nous ne sommes pas en carême.

—M. Pingrez me disait encore hier qu'il craignait que ton mari n'empiétât sur son capital, et que les fortes sommes dont il a été successivement remboursé par notre maison n'eussent pas toutes été consacrées aux prétendues spéculations pour lesquelles il les a réclamées.

—Et tu veux que je lui fasse des représentations?... Cela ne me regarde pas : il est maître de son bien comme je suis maîtresse du mien.

—Tu feins de ne pas me comprendre. Est-ce donc lui qui se livre à des dépenses folles ? Non, certes, et tu le sais bien ; il est au contraire d'une simplicité extrême, et cette qualité, qui serait une vertu aux yeux d'une autre, est le seul tort que tu puisses lui reprocher. Si votre fortune se trouvait jamais compromise par une gestion imprudente, ce malheur dépendrait de toi seule, tandis qu'il suffirait encore d'une bonne résolution de ta part pour t'épargner peut-être de grands chagrins et certainement des remords.

—Décidément, ma chère, tu tombes dans la déclamation, dit Mme. Renaud en comprimant un soupir qui avait tout l'air d'un bâillement.

Henriette, malgré la vivacité de l'entretien, avait plusieurs fois jeté à la dérobée des regards inquiets sur la pendule, sans que son amie eût paru y prêter attention ; mais en ce moment, un nouveau coup d'œil lui ayant fait apercevoir que l'aiguille marquait deux heures moins un quart, son embarras devint si visible que Clémence lui demanda avec intérêt si elle était souffrante.

—En effet, dit Henriette, j'ai une migraine affreuse.

—Veux-tu que je sonne ta femme de chambre ?

—C'est inutile. Je n'ai besoin que d'un peu de repos.

—Alors je te quitte, et je vais avertir qu'on ne laisse entrer personne.

Henriette rougit et balbutia : Ne prends pas cette peine, j'attends... j'attends la couturière.

—En effet, tu as la fièvre, dit Clémence en sentant la main de son amie trembler dans la sienne : j'enverrai savoir de tes nouvelles.

—Oh ! ce ne sera rien, répondit Henriette

en l'embrassant avec plus d'émotion que de coutume.

Il était temps que madame Pingrez s'éloignât. A peine la porte venait-elle de se refermer sur elle, qu'à un coup de sonnette bref et discret, elle s'ouvrit de nouveau pour donner passage à M. de Morois. Henriette tressaillit à ce bruit. Le baron entra ou plutôt se glissa dans l'appartement, non comme un visiteur ordinaire, mais comme un écolier en bonne fortune. La jeune femme avait tout-à-fait perdu l'assurance qu'elle avait montrée la veille et qu'elle ne devait qu'à l'exaltation de la curiosité et de la jalousie. Était-ce l'effet du remords ? Nous ne saurions le dire.

Le baron fut déconcerté de cet accueil calme et réservé, et il débuta par quelques phrases banales qui n'étaient nullement appropriées au rôle qu'il avait sans doute espéré, à en juger par son entrée ridiculement mystérieuse. Mais bientôt sa présence d'esprit lui revint, et avec elle toute l'amabilité, toute la galanterie dont il était capable. Il déclama une de ces tirades échevelées que les héros de boudoir tiennent toujours en réserve pour la circonstance. Hélas ! il avait compté sur les interruptions, et Henriette, soit insouciance, soit préoccupation, laissait un libre cours à son monologue. La situation devenait embarrassante ; le pauvre baron, à qui l'on s'obstinait à ne pas donner la réplique, ne savait plus à quelle formule se vouer et tombait dans des redites désespérantes. Henriette vint enfin à son secours en lui disant d'une voix saccadée et comme si elle n'eût rien entendu de toutes les charmantes trivialités qu'il lui avait récitées :

—Avez-vous songé à votre promesse ?

—Il s'agissait de vous, madame, comment l'eussé-je oubliée ?

—Vous l'avez exécutée ?

—Un galant homme n'a qu'une seule parole.

—Alors, vous auriez bien dû me faire grâce de toutes celles que vous avez prononcées tout à l'heure.

M. de Morois se pinça les lèvres avec dépit. Henriette reprit :

—Cette clef ? où est cette clef ? Mais donnez, donnez donc ! vous me faites mourir !

M. de Morois, déconcerté par la véhémence de cette exclamation, lui présenta la clef ; Henriette avança pour la recevoir une main blanche et effilée dont le baron s'empara, et

qu'il porta si brusquement à ses lèvres que l'imprudente n'eut ni le temps ni même la pensée de s'opposer à cette témérité.

— Enfin, je la tiens ! murmura-t-elle en serrant cette clef entre ses doigts ; et elle s'assit en face du coffret.

Après quelques minutes de contemplation muette, elle essaya de l'ouvrir ; mais soit que le tremblement dont elle était saisie dérangeât la direction de sa main ou soit que la clef ne s'adaptât pas exactement à la serrure, ses premières tentatives furent infructueuses ; elle se remit de son trouble et fit un nouvel effort. La clef, cette fois, pénétra parfaitement et accomplit son office. Henriette promena alors autour de l'appartement un long regard hébété, leva le couvercle, saisit le premier objet qu'elle trouva : c'était une lettre, une lettre à l'adresse de son mari. Mais, au moment de consommer sa honteuse action, le reste de son courage l'abandonna, un nuage obscurcit ses yeux, son cœur battait à briser sa poitrine. Le baron, debout derrière elle, épiait tous ses mouvements avec stupeur. Tout à coup, la porte s'ouvrit, poussée violemment, et Arthur, pâle, les traits bouleversés, se montra sur le seuil de l'appartement.

VI.

UN DÉNOUEMENT EXCESSIVEMENT VERTUEUX.

Arthur, en voyant sa femme fouiller dans la cassette ouverte, et le baron, placé derrière elle, assister à cette perquisition avec plus d'étonnement et d'embarras que de curiosité, resta un moment sur le seuil à considérer les deux acteurs de cette scène ; puis, ayant croisé les bras sur sa poitrine, il s'écria d'un ton contenu, mais profondément indigné :

— Je vous dérange, à ce que je vois, madame, dans une noble occupation. Et vous, monsieur de Morois, que faites-vous ici dans un pareil moment ? Etes-vous donc le complice de cette misérable effraction ?

— Je vous jure mon ami.

— Pas de mensonges ! répliqua vivement Arthur, vous n'avez d'ailleurs aucun compte à me rendre... du moins, je l'espère. C'est vous madame, c'est vous seule que je dois interroger.

Henriette, qui, à l'aspect de son mari avait laissé tomber le papier qu'elle tenait et s'était couvert le visage de ses mains pour cacher sa confusion, jeta un regard sur la clef comme

pour se justifier de l'effraction qui lui était reprochée. Arthur comprit cette pantomime et dit :

— En effet, je me trompais : la ruse est plus sûre que la victoire ; cette clef que j'avais refusée à vos instances, vous me l'avez volée !.....

— Ah ! monsieur....

— Voulez-vous donc que je qualifie poliment une action infâme ?

En prononçant ces mots, Arthur fouillait dans sa poche pour acquérir la preuve de cette soustraction qui n'était pas même pour lui l'objet d'un doute. Quelle fut sa surprise d'y trouver la clef du coffret ?

— Je n'avais pas tout deviné, reprit-il avec une indignation toujours croissante, car vraiment l'esprit se perd à sonder une telle ignominie. Cette clef n'est pas la mienne, c'est une fausse clé, comme en ont les voleurs. Mais de qui donc la tenez-vous, madame ? Et faut-il maintenant que j'interroge M. de Morois ?

Le baron restait anéanti, et agitait les lèvres pour parler sans pouvoir émettre une syllable. Henriette, de son côté, était trop abattue pour pouvoir répondre directement à la question de son mari. Elle balbutia d'une voix éteinte :

— Arthur, mon ami, je vous jure et je prends monsieur à témoin que je n'ai rien lu.

— Le témoignage de M. de Morois !... L'excellente caution ! Depuis quand les coupables sont-ils admis à invoquer leurs complices ?

— C'en est trop ! dit le baron.

— Silence, monsieur ! Si mon langage vous déplaît, vous me le direz plus tard. Quant à vous, madame, puisque vous avez voulu connaître mes secrets, soyez satisfaite.

Et il lui tendit le papier qu'elle avait laissé échapper. M. de Morois voulut profiter de cette circonstance pour battre en retraite, mais Arthur qui s'aperçut de ce mouvement, lui dit avec une ironie méprisante :

Quoi ! baron, vous voulez nous quitter ? C'est trop de discrétion ; nous n'avons pas de secrets pour un ami, tel que vous : ne sommes-nous pas ici tous trois en famille ? Cette lecture peut vous intéresser, et je serais fâché que vous en fussiez privé. Et comme M. de Morois s'obstinait à s'éloigner, Arthur lui étreignit fortement le bras et lui dit : Restez, monsieur ! Puis, se tournant vers sa femme : Lisez, madame ; nous vous écoutons.

— Oh ! non, jamais ! dit Henriette en repous-

sant le papier que son mari venait de lui rendre. — Il est trop tard maintenant. Puisque vous l'avez voulu, lisez, je l'exige.

— Vous êtes impitoyable !

— Mais lisez donc, madame ! ne voyez-vous pas que M. le baron et moi nous sommes pressés de vous entendre ?

— Henriette recueillit tout son courage, jeta enfin les yeux sur le papier, qui tremblait entre ses mains, tréssaillit à la vue de l'écriture, qu'elle crut reconnaître, et lut ce qui suit avec une lenteur pleine de trouble et d'hésitation :

« Mon cher Arthur,
« Vous faites un appel à nos souvenirs de col-
« lége. Certes, j'y suis très sensible mais vous
« ne supposez pas que leur influence puisse al-
« ler jusqu'à me faire compromettre les 180,000
« francs qui me sont dus par la maison Renaud.
« Je ne me soucie pas de payer les folies, ou, si
« vous les préférez, les imprudences de votre
« oncle..., et de votre cousine, ajouterai-je si
« j'étais moins galant. La plupart des créan-
« ciers, je le sais, ont été remboursés par vos
« soins, les autres ont accepté des arrangements
« qui ne sauraient me convenir. Je n'aime
« pas les affaires qui traînent en longueur. Si je
« ne suis pas désintéressé, dans un bref délai,
« je me verrai contraint de provoquer la mise
« en faillite de la succession. J'ai tardé jus-
« qu'à ce jour à prendre cette mesure de sûreté
« uniquement par considération pour cette an-
« cienne amitié de collège que vous m'accusez
« à tort d'avoir oublié. »

Nous n'essaierons pas de peindre les émotions qui agitérent Henriette durant cette lecture, qu'elle interrompit plus d'une fois par ses soupirs. Le baron de Morois, de son côté, lui prêtait une attention soucieuse. Arthur seul paraissant impassible.

— Voilà un créancier bien impitoyable, dit-il tout à coup avec un air d'indifférence complète ; n'est-ce pas aussi votre avis, *mon cher baron* ?

— Peut-être a-t-il été poussé à cette extrémité par les circonstances, répondit M. de Morois avec embarras.

— Mais, madame, reprit Arthur, vous n'avez pas lu la signature. Monsieur et moi nous serions curieux de la connaître. N'est-il pas vrai, baron ?

— Le pauvre baron était au supplice ; il ne répondit pas et inclina la tête en signe de désespoir.

— Agréez, mon cher Arthur, l'assurance de mon cordial dévouement. Signé : « baron de MOROIS ! » dit Henriette en appuyant sur chaque syllabe avec une expression pleine de mépris.

— En effet, s'écria Arthur, je me rappelle maintenant... Je ne sais comment j'avais pu l'oublier.

— Je m'en souviendrai moi, murmura Henriette.

M. de Morois, abreuvé d'humiliations, voulut encore s'esquiver : Arthur l'arrêta de nouveau par un geste menaçant : — Vous êtes bien presse, baron, lui dit-il ; je vous avais cru, à mon entrée, plus désireux de connaître ces papiers. C'est une belle collection d'autographes. Le début promet.

Puis, s'adressant à sa femme : — Madame, si ce n'est pas abuser de votre complaisance, veuillez continuer : vous nous intéressez vivement.

Henriette, fascinée par ce ton de froide raillerie, et avide peut-être d'apprendre quelque autre secret prit une seconde lettre, qui était ainsi conçue :

« Mon cher Arthur,
« Pour seconder votre désir tant de fois et si
« vivement exprimé de terminer honorablement
« les affaires de M. Renaud, je consens à échan-
« ger ma créance contre votre maison de la rue
« du Bac que mon architecte estime 185,000 fr.
« seulement, c'est-à-dire 5,000 fr. de moins que
« ce qui m'est dû. Je me résigne à ce sacrifice
« par considération pour vous, mon cher ami,
« et pour en finir. Vous m'imposez la condition
« de vous garder le secret le plus absolu sur
« cette négociation, qui, dites-vous, doit être
« ignorée surtout de mademoiselle Renaud. Je
« me creuse la tête à chercher le mot de cette
« énigme sans pouvoir le trouver. Je crains
« bien que votre générosité chevaleresque ne
« vous entraîne trop loin et que vous ne soyez
« dupe en cette affaire. Permettez-moi, mon
« cher Arthur, au nom de cette amitié de col-
« lége que vous invoquiez récemment dans une
« de vos lettres, de vous engager à n'agir
« qu'avec la plus grande circonspection. Prenez
« toutes vos sûretés : il est beau de votre part
« de protéger avec tant de sollicitude les in-
« térêts d'une parente, d'une orpheline ; mais
« il ne faut pas que ce soit aux dépens de votre
« propre fortune. Toutefois, vous exigez que

« je vous garde le secret, je le garderai. A demain donc chez votre notaire pour la signature du contrat de vente.

« Votre bien affectionné,

Baron de Morois. »

—Encore cet homme ! dit Henriette avec amertume, et se tournant vers son mari : Mais je n'ai jamais entendu parler de cette créance ni de cet échange, et je n'en ai trouvé aucune trace dans les comptes que vous m'avez présentés.

—L'acte de vente et les titres sont là, dit Arthur en désignant le coffret. Votre ignorance fait honneur à la discrétion de M. de Morois.

—Et à votre dévouement, monsieur, vous que je n'ose plus appeler d'un autre nom ! s'écria Henriette en tombant aux genoux de son mari.

Pendant ce temps M. de Morois était enfin parvenu à s'esquiver, le cœur gonflé de honte et de colère.

Arthur contemplait sa femme avec un attendrissement qu'il s'efforçait de dissimuler, car il avait honte de sa faiblesse comme d'une lâcheté.

—Pardon !... pardon !... dit Henriette, j'ai eu des torts, bien des torts envers vous, Arthur, mais ma vie entière sera employée à les réparer...

—Ce pardon que vous me demandez, Henriette, je vous l'accorde, répondit froidement M. Renaud : vous expiez vos fautes par vos regrets, mais il ne dépend plus de vous de les réparer.

Oh ! détrompez-vous, mon ami : j'étais imprudente, folle même, mais dorénavant je serai digne de vous, digne de votre amour, si vous m'aimez encore... comme je vous aime, comme je veux vous aimer toujours.

—Serait-il vrai ! s'écria M. Renaud relevant Henriette et l'embrassant avec effusion. Quoi ton cœur m'est rendu !

—Ne vous a-t-il pas toujours appartenu ? répliqua Henriette avec un charmant sourire. Et la preuve, monsieur, il faut bien que je vous l'avoue pour ma punition : c'est que la jalousie, oui monsieur, ne vous moquez pas trop de moi, la jalousie, l'affreuse jalousie, bien plus encore que cette curiosité tant reprochée à nous autres pauvres femmes, pauvres filles d'Eve, m'avait poussé à connaître à tout prix le contenu de cette mystérieuse cassette. Je le

connais maintenant ! Mais je ne puis m'en repentir : je bénis au contraire une faute qui m'a révélé tout ce qu'il y a de généreux en vous, mon ami. Ainsi, cette dot qui me rendait si vaine et si impérieuse, c'était à vous que je la devais ! J'accusais votre... avarice, oh ! pardon ! quand votre générosité me comblait ! Et jamais, dans nos moments de discorde, jamais un mot ne me l'a fait soupçonner ! Ah ! que de chagrains je vous eusse épargnés si cette révélation eût été moins tardive !

—Pouvais-je donc vous avouer un sacrifice qui eût blessé votre délicatesse et enchaîné votre reconnaissance ? Mais hélas ! cette fortune que j'aurais été si heureux de vous rendre, pourquoi faut-il, pardon de ce regret qui n'est point un reproche, que vous n'avez pas su la conserver !

—Que voulez-vous dire ?

—Rappelez bien vos souvenirs, les avertissements ne vous ont pas manqué durant les premières années de notre mariage ; mais quand j'ai été convaincu de l'inutilité et même du danger de mes remontrances qui me rendaient importun et odieux, je me suis courbé en gemissant sous la fatalité que je ne pouvais conjurer. Mes sinistres pressentiments ne se sont que trop vite réalisés, Henriette : nous sommes... ruinés !

—Ruinés ! s'écria la femme avec terreur. Oh ! cela n'est pas, vous voulez m'éprouver, vous exagérez le mal pour m'effrayer !

—Pût au ciel ! mais détrompez-vous, notre malheur n'est que trop réel et la preuve... En disant ces mots Arthur se dirigea vers le coffret, mais au moment d'y porter la main, il parut se raviser et recula.

—Eh bien ! la preuve ? demanda Henriette.

Arthur garda un silence embarrassé. La jeune femme reprit vivement : « Ah ! je devine : cette preuve est là ! » Et elle se mit à remuer tous les papiers, malgré la résistance et les supplications de son mari. Enfin, son œil fixa sur une lettre cachetée de noir et dont l'adresse portait ces mots écrits de la main d'Arthur :

« Pour Henriette. »

M. Renaud voulut la lui enlever, mais la jeune femme la retint en brisant le cachet, et la lut.

—Vous vouliez mourir ! s'écria Henriette en fondant en larmes. Vous doutiez donc bien de mon cœur ! Je l'avoue, je vous ai méconnu ; oh ! mais je veux que vous viviez, monsieur, que vous viviez pour moi, car je t'aime, maintenant, Arthur ; je t'aime, je t'aime, je suis fière de toi, je suis heureuse, bien heureuse !

—Heureuse ! tu oublies que nous sommes ruinés, qu'il nous reste à peine le nécessaire.

—Eté ! qu'importe ! nous aurons du courage, nous travaillerons ensemble l'un pour l'autre. N'est-ce pas là du bonheur ?

—Tu es un ange ! dit Arthur en l'embrassant avec transport.

— Nous avons des amis puissants ; ils te protégeront. Ton mérite, ta probité, parlent assez haut en ta faveur.

— Le zèle et la probité ne sont plus aujourd'hui des recommandations suffisantes. On ne réussit que par l'intrigue, on ne se maintient que par la soumission. Je ne me sens pas une assez grande élasticité de conscience pour endosser la livrée de ce temps-ci.

Eh bien ! M. Pingrez ne pourrait-il pas nous secourir ?

— J'y songeais ; tu vois que nos pensées commencent à se rencontrer.

— Nos cœurs feront de même.

— Puisque cette crise doit se dénouer par des lettres, reprit Arthur en souriant avec résignation, permets-moi d'écrire à cet ami, le seul véritable qui nous reste ; ce sera l'affaire d'un instant.

— Et moi j'écris à Clémence.

Au bout de cinq minutes les deux lettres étaient pliées et cachetées. Arthur scigna.

Justine, dit-il, qu'on porte sur-le-champ cette lettre à M. Pingrez.

— Et celle-ci, à madame.

Quand la femme de chambre fut sortie, Mme Renaud se pencha sur l'épaule de son mari.

— Mon pauvre ami, je ne sais comment t'apprendre une nouvelle folie... J'ai changé mes diamants.

— Je le savais.

— Ah !... mais, ce que tu ignores, c'est que j'ai consenti à donner cinq mille francs de retour.

— C'est beaucoup.

— Aussi, je prie Clémence, qui les trouve fort beaux, de me les acheter.

— Pourquoi les vendre ?

— Pour les payer. Ils ne le sont pas.

— En es-tu bien sûre ?

— Oui, sans doute.

— Il ne faut jurer de rien ; peut-être en cherchant bien trouverais-tu dans ce coffret la facture du bijoutier acquittée en compagnie de quelques autres. Vois cette liasse de mémoires...

— Quoi ! la modiste ? la couturière ? le marchand de nouveautés ? le bijoutier ?

— Payés.

— Mais, qui a pu t'apprendre...

— Est-ce que les maris ne savent pas tout, excepté ce qu'il leur importe le plus de savoir.

En ce moment M. et Mme Pingrez accouraient sur les pas de Justine, qui annonçait. Leur physionomie était empreinte d'une vive douleur ; il serra convulsivement la main d'Arthur. Clémence se jeta en pleurant dans les bras d'Henriette.

— Ah ! mes amis, dit Arthur avec exaltation, ce jour est le plus beau de ma vie !

Clémence lui jeta un regard de douloureuse pitié, pensant que sa raison s'était égarée. Le même soupçon vint un moment à l'esprit de M. Pingrez ; mais détrompé par l'attitude calme d'Henriette, il demanda du ton d'un homme qui se voit mystifié :

— Le malheur que vous m'annonciez n'était donc qu'une plaisanterie ? Vous vous êtes donc fait un jeu de notre chagrin ?

— Cette ruine n'est que trop réelle, répondit M. Renaud.

— Alors je ne conçois plus rien à votre tranquillité.

— Vous allez me comprendre, mon ami, et vous me félicitez : j'ai perdu ma fortune, mais j'ai retrouvé le cœur de ma femme. Croyez-vous que cette compensation ne soit pas suffisante ?

Henriette se hâta de raconter à ses amis ce qui venait de se passer.

— Vous avez lu ma lettre, mon cher Pingrez, demanda ensuite M. Renaud, pendant qu'Henriette et Clémence causaient ensemble à l'écart. Ma proposition vous convient-elle ?

— Nullement. Cette place de commis est prise ; mais ne le fût-elle pas, je n'aurais jamais consenti à vous la donner.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Oui. Vous voulez être mon commis, vous à qui je dois tant ! Qu'ai-je donc fait pour mériter une pareille insulte ?

— Mais il le faut.

— Jamais ! Mon associé, à la bonne heure ! Et ne croyez pas que je vous offre une sinécure : je ne suis plus à l'extension de mes affaires, j'ai besoin de prendre un peu de repos, et si j'étais égoïste, je me féliciterais presque du malheur auquel je devrai votre concours.

— J'apprécie votre généreuse délicatesse, mais je ne puis consentir à m'associer avec vous sans argent.

— En avais-je, moi, quand votre confiance m'a facilité les moyens de m'établir ? C'est convenu, vous acceptez ou je me fâche.

Les deux jeunes femmes s'étaient rapprochées en se tenant les mains.

— Hé bien ! soit, s'écria M. Renaud, j'accepte votre noble dévouement et je m'en montrerai digne. Dieu m'est témoin que j'aurais supporté la misère avec résignation, mais elle m'effrayait pour ma femme. Grâce à votre amitié, je pourrai encore lui rendre l'aïance, le luxe même, sans lesquels il n'y a pas de félicité pour elle.

— Tu tu trompes, Arthur, dit Henriette. Cette vie de luxe et d'opulence dont j'ai goûté n'aurait plus aucun charme pour moi : j'y renonce sans regret ; je veux essayer désormais d'une vie calme et simple, ne fût-ce que pour l'attrait du changement. Je commence à le comprendre : le plaisir seul est cher, car tout le monde en veut ; mais le bonheur est à bien meilleur marché, et cela tient sans doute à ce qu'il excite peu de concurrence.

EMILE PAGÈS.

Avec le présent numéro nos abonnés recevront la partie musicale de notre feuille, composée de huit pages, et contenant une Romance pour le piano, par Marmontel, intitulée :

JUANINA,

et une ode militaire de Béranger, intitulée :

LE VIEUX DRAPEAU,

mise en musique pour la Guitare par Mlle. Foulquier.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.